

suite de Jean Moretton

L'opportunité se présente d'obtenir une place d'apprenti cordonnier, à l'atelier de la place de la Porcherie, chez Joseph Besson, qui a quitté l'usine de chaussures Billard pour se mettre à son compte. Les ouvriers travaillaient au rez-de-chaussée et le patron au premier. En ce début 42, Jean ne se doutait pas que « des événements allaient orienter » sa vie.

APPRENTI CHEZ JOSEPH BESSON

En cette fin d'année, Joseph Besson, ancien militant CFTC de la chaussure, avait eu des contacts avec des camarades chazellois pour constituer un comité de résistance à St Sym (voir son livre « Chronique des années folles », p. 25 et sq). Il en avait informé Jean, « fier de la confiance qu'on (lui) accordait. » L'atelier de la Porcherie connaissait de nombreuses allées et venues de gens connus ou inconnus qui pouvaient intriguer. Ainsi Jean fit-il ses premiers pas dans la résistance, mettant ainsi en pratique ses convictions de jociste.

La J.O.C. créée en 1925, en Belgique, par l'abbé Cardijn, s'était ensuite largement développée en France. A St Sym, ce fut un nouveau vicaire, l'abbé Jean Magat qui la lança. Elle regroupait au début de la guerre plusieurs dizaines de jeunes. Parmi leurs responsables, Jean Moretton cite Jo Fayolle, Albert Brosse, Pierre Villard. La plupart d'entre eux ne sont donc pas mobilisables, car trop jeunes, mais en 1943, le gouvernement de Vichy répond aux attentes du pouvoir nazi en créant le S.T.O., le Service du Travail Obligatoire, obligeant les classes 1940, 41 et 42 à partir travailler dans les usines et fermes allemandes. La section de St Sym connaît une « saignée douloureuse », car peu choisissent « la clandestinité », comme Jo Fayolle et Pierrot Villard.

« Malgré ces départs, note Jean, la JOC se développait, avec lui-même et Jean Joannin, comme responsables, chargés des contacts avec la fédération dans la Loire. Plusieurs militants étaient dans la résistance. « En cercles d'études, souligne Moretton, nous avons étudié les textes de Mgr Saliège et de Mgr Théas, tous deux favorables à la résistance, déculpabilisant les jeunes sur leur désobéissance aux autorités. »

Jean Moretton participe donc de près aux actions de la résistance locale, notamment la préparation et la récupération des parachutages à Pluvy et aux Courtines,

« Le 9 août 1944, le commandant Mary ordonne aux résistants de prendre le maquis. » Le Corps Franc établit son quartier au château de Pluvy, mais « le gros des troupes s'installera sur le plateau de Saint-Appolinaire », au dessus de Sainte-Catherine-sous-Riverie. Les hommes sont répartis en trentaines, lesquelles se subdivisent en sizaines. Jean est nommé chef de sizaine de la trentaine de Marc Chapoutier, « fils d'un gros viticulteur de Tain-l'Hermitage. » « Sous mes ordres : Jean Cellier, saisonnier chez Olida ; Perrin, métallurgiste à Saint-Chamond ; Piégay, fils d'agriculteur ; Trouchet, mineur de fond à Saint-Etienne ; Moretton, mon oncle Mitane...J'étais de loin le plus jeune et le plus inexpérimenté. »

Jean Moretton relate ensuite quelques grands moments de ces semaines qui précèdent la libération de Lyon et de sa région : la chute de l'avion à Duerne, le 14 août (voir CP 110 et 120) ; les fusillés de Roanne, dont faisait partie l'industriel de la chaussure, Etienne Billard, le 18, (voir CP 109). Cet « attentat », précise Jean Moretton, décida le commandant Mary à passer par les armes les prisonniers résidant au maquis. »

« Quel drame ! » pour Jean et plusieurs de ses camarades. Citons-le longuement : « Seuls les Allemands seraient concernés par ces représailles ; quelques Mongols enrôlés de force étaient épargnés. Les treize Allemands en poste à la section radar de Chazelles-sur-Lyon s'étaient rendus après avoir déposé leurs armes. Un seul était Waffen SS ; les autres assez âgés, avaient des allures de bon père de famille qui subissaient cette guerre.

LES EXECUTIONS : QUEL DRAME !

On nous avait assuré que l'exécution se déroulerait selon les lois de la guerre : un fusil chargé à blanc dans le peloton d'exécution, les honneurs rendus aux dépouilles, etc...Nous n'étions pas convaincus du bien fondé d'un tel acte. Peu de volontaires se présentèrent. Il y eut des désignés d'office dont notre chef de trentaine. Moments insoutenables. Un prêtre avait reçu ceux qui le désiraient. La plupart étaient pitoyables, pleurant et embrassant des photos de famille. Les Mongols terminèrent leur lamentable besogne en enfouissant les corps dans une fosse commune.

Les horreurs de la guerre assaillaient nos consciences. »

Jean évoque aussi « les interrogatoires musclés » de collaborateurs et de

miliciens. « Beaucoup d'entre nous réprouvaient ces méthodes. Ils avaient peut-être fait des actes inadmissibles, des crimes, des tortures ; nous en discussions ; on nous objectait les lois de la guerre ! Au risque de nous déshonorer, fallait-il employer les mêmes méthodes ? »

ET ORADOUR ? ET LES GLIERES ?

Jean exprime là une opinion qui fut souvent celle « de la base ». Les résistants chazellois de G.M.O. Liberté avaient dû, eux aussi, quelques jours auparavant, dans les bois de la Lienne, exécuter les seize prisonniers faits la veille lors du combat d'Yzeron. L'un des témoins, « atterré », réagit devant un camarade : « Mais c'était des soldats, pas des traites ! Moi qui m'imaginai qu'on était suffisamment nombreux maintenant pour prendre le risque de les garder pour les échanger... On les a tués comme ça, comme des bêtes, sans même leur rendre les honneurs. » (voir « Les chapeliers de Rodolphe », p.. 170). Quelques semaines auparavant, le GMO Liberté avait déjà fait quatre prisonniers qu'il avait affectés aux cuisines. L'arrivée du responsable du secteur Loire, le capitaine Marey, allait changer la donne. Il décida leurs exécutions, après avoir rappelé toutes les exactions, tortures, condamnations arbitraires et exécutions dont s'étaient rendus coupables les allemands aux Glières ou à Oradour. Beaucoup essayèrent de le faire changer d'avis. En vain ! L'auteur des « Chapeliers de Rodolphe », le jeune Clément Fereyre raconte (p.75-78) ; « Les quatre soldats font face au peloton... Ils se tiennent par la main... Le capitaine Marey commande le garde-à-vous et le présentez-armes. Joue ! Feu ! Les quatre hommes sont tombés avec un grand cri rauque parti des entrailles... B... distribue les coups de grâce dans la tempe de chacun, et je reste là, cloué d'horreur, ne pouvant détacher mes yeux de ces corps suppliciés. Ce n'est pas possible, j'ai rêvé, j'ai fait un cauchemar, je vais me réveiller. » Un de ses camarades « a rendu ses armes et son paquetage, a serré les mains à la ronde et s'en est allé sur le chemin du retour... tout seul ... avec sa conscience. » Les justificatifs du capitaine Marey ne l'avaient pas convaincu.

Jean Moretton raconte ensuite diverses opérations dangereuses, notamment aux Quatre Chemins à Brignais, puis sa trentaine attend aux Ateliers des chemins de fer à Oullins l'ordre de pénétrer dans Lyon. « Le 4 septembre (1944), nous

suite page 4